

Il y a peu de combats importants depuis assez longtemps, mais il y en aura bientôt, car le bombardement de Paris va bientôt commencer; les prussiens sont prêts. Les français sont aussi prêts à les recevoir chaleureusement.

ENGAGEMENTS.

Le 4, les Prussiens ont remporté quelque succès, près d'Épernon où ils sont entrés. Les mobiles et les francs-tireurs se sont battus courageusement, mais ont été incapables de résister au feu vigoureux de l'artillerie ennemie. Le même jour, un détachement prussien de plusieurs mille hommes a été complètement défait près de Fontainebleau, par les francs-tireurs. Ceux-ci ont aussi battu un détachement de la nouvelle armée prussienne qui a dernièrement traversé le Rhin près de Colmar.

Le 5, un combat avait eu lieu entre les villes de Lyon et de Bruyères, dans lequel l'artillerie a soutenu le feu de 8 ou 10,000 Prussiens. Les troupes françaises, soutenues par les gardes nationaux, ont tenu leur position.

Le 6, Épernay a été évacué par les Prussiens.

Le 7, les Prussiens ont été repoussés à Sigors par la garde nationale, ce qui ne les a pas empêchés de former un camp de 2,000 hommes à Gisors. On a coupé les communications télégraphiques avec cette place.

Les Français ont, ces jours derniers, subi quelques défaites, mais ils en ont aussi fait souffrir aux Prussiens.

La France est remplie d'espoir et tout porte à croire qu'elle sortira victorieuse de la terrible lutte qu'elle soutient.

LA LORRAINE ET L'ALSACE.

Les nouvelles de l'Alsace et de la Lorraine sont horribles; la détresse est effrayante; le peuple est animé d'une haine implacable contre les prussiens et lèvera des détachements à la première occasion favorable.

STRASBOURG

Les pertes de cette ville sont évaluées à \$200,000,000. Maintenant, les affaires y ont pris leur cours régulier.

Le 8, Bazaine a fait à une heure, un effort désespéré pour passer à travers les troupes prussiennes dans la direction de Thionville. Les prussiens, le jour précédent, avaient refoulé les français jusqu'au village de Ladonchamps; Bazaine à la faveur d'une brume épaisse s'avança avec ses troupes et commença l'attaque pour reprendre Ladonchamps.

Un bataillon de fusiliers du 58^e régiment de la landwehr fut presque anéanti. Finalement, vers 4 heures et 30 minutes, les français furent repoussés de toutes leurs positions. On se bat à la baïonnette dans les villages.

Le général Von Brandenstein, commandant de la 5^{me} division de la landwehr, a été blessé.

La victoire des prussiens est complète.

Les pertes tant de tués que de blessés sont considérables. Celles des français sont encore plus nombreuses.

IRLANDE.

Mgr. Cullen a adressé une lettre pastorale à son clergé, dans laquelle il proteste contre les outrages faits à la papauté, et exprime ses sympathies pour la France.

ITALIE.

Le gouvernement italien a abandonné tout projet d'annexion de Nice et de la Savoie.

Voici le résultat du plébiscite romain: Pour, 1,336,000, contre 150.

A. C.

LE MARECHAL McMAHON.

L'Union publie une lettre très intéressante, signée de la sœur Marie Madeleine, qui soigne le maréchal MacMahon à Pourru-aux-Bois.

Me voilà prisonnière et bienheureuse prisonnière, je vous assure. M. le maréchal MacMahon va aussi bien que possible. Quelle riche et puissante organisation!

Je n'ai jamais rencontré un malade aussi patient que M. le maréchal. Voilà près de huit jours qu'il est dans la même position, et impossible de faire son lit qui n'a pas de sommier. Jamais une plainte pendant les pansements; qu'on coupe, qu'on taille dans cette affreuse plaie qui lui traverse toute la hanche, et dans laquelle un enfant de dix ans pourrait retourner le poing, l'on n'entend pas un gémissement.

Quoi qu'on lui donne, quoi qu'on lui fasse, c'est toujours: Très bien, ma bonne sœur. Jamais un murmure contre les causes ou les effets de nos malheurs. Il a fait ce qu'il a pu, et croit que les autres l'ont fait aussi.

Dès qu'il sera en état de supporter le voyage sans de graves inconvénients, il partira pour le fond de la Prusse rejoindre ses soldats malheureux. Le chef doit donner l'exemple, voilà son raisonnement.

DE QUI EST VENUE L'IDÉE PREMIÈRE DE LA GUERRE?

Voici, à ce sujet, des renseignements qui nous viennent d'une source que nous croyons sûre:

Un ministre éminent, président d'un grand corps de l'État, qui faisait partie du dernier conseil des ministres où fut délibérée la guerre, rapporte que l'empereur prit le premier la parole, et dit que le maréchal L. Bœuf et l'amiral Rigault de Genouilly étaient partisans de la guerre, que le moment était venu de combattre la Prusse et qu'ils avaient donné des preuves de la victoire était certaine.

Excepté ces deux ministres, les autres membres du conseil inclinèrent vers la paix, comme M. Emile Ollivier dans le principe. Ils se concertèrent et furent d'avis de donner leur démission.

A ce moment l'empereur suspendit la séance, et M. Emile Ollivier supplia les ministres d'avoir confiance en l'empereur et d'accepter la guerre, qui assurait la dynastie.

Les ministres, indécis, se laissèrent aller aux conseils du chef du cabinet, et ils cédèrent.

La guerre était désormais assurée.

On dit que ce qui avait surexcité Napoléon dans ses desirs de la guerre, c'était les paroles cyniques prononcées contre lui par le roi Guillaume et rapportées imprudemment par M. Benedetti.

L'empereur a voulu et fait la guerre pour sa dynastie et cette insulte.

UNE HISTOIRE ÉTRANGE.

Un journal des États-Unis raconte l'histoire suivante: " Il y a environ quinze ans, vivait, sur les bords de l'Ohio, à quelques miles de Louisville, un homme du nom de Henry Danforth. Il demeurait là, avec sa femme et une petite

filie âgée d'un peu plus de deux ans. Un jour l'enfant disparut de la maison. Ses parents firent beaucoup de recherches, mais tout ce qu'il purent découvrir fut le bonnet de leur fille bien-aimée; il trouvaient ce bonnet sur le bord du fleuve, tout pris de l'eau. La pauvre petite eut été pleurée comme morte et le cœur d'une mère peut seul concevoir la douleur de ses parents infortunés. Le temps passa. D'autres enfants vinrent s'asseoir au foyer de la famille, à la place de celui qui était perdu, et la résignation aux décrets de la Providence avait remplacé la terrible douleur des parents. Cependant, les eaux bleues de l'Ohio leur causaient toujours une tristesse inexprimable. Il y a cinq ans, cette famille vint s'établir à St. Louis, où elle a toujours demeuré depuis. Un jour, M. Danforth reçut de la ville une lettre anonyme lui disant de s'y rendre immédiatement s'il voulait trouver sa fille qu'il pensait noyé depuis treize ans. Il partit de suite pour la ville, et en arrivant au lieu mentionné dans la lettre, il trouva une vieille femme et une jeune fille. En le voyant, la femme lui dit, en désignant la jeune fille: Voici l'enfant que vous avez cru noyé, et elle lui donna des explications telles, qu'il fut parfaitement convaincu de la vérité de ses paroles. Il était lui-même la cause innocente de tout ce qui était arrivé. Avant son mariage, la femme qui, dans la suite, enleva son enfant, l'avait aimé, et lorsqu'elle le vit lié à une autre, ses passions mauvaises la poussèrent à se venger; le lecteur a pu voir par ce qui précède, qu'elle fut fidèle à sa détermination. Lorsqu'elle vit qu'elle n'avait plus que peu de temps à vivre, elle résolut à réparer, autant que possible, le mal qu'elle avait fait. Qui peut peindre la joie du père de retrouver sa fille qu'il croyait morte? Il semble que la femme qui l'avait enlevée n'a pas demeuré plus de cinq ou six mois à St. Louis. Elle venait de Cincinnati où elle s'était enfuie après l'enlèvement de l'enfant. Cette femme dit qu'elle a toujours traité la fille de M. Danforth comme si elle eût été son propre enfant et la jeune fille confirme ses paroles. Elle a même demandé à son père de l'emmenner avec eux. C'est ce qui fut fait. Le lendemain, Mme Danforth embrassait sa fille qu'elle croyait morte depuis si longtemps.

PROTECTION DE LA S^TE. VIERGE.

Le 15 du mois dernier, vers sept heures du soir, Mme Sevigny de St. Barthélemy, s'aperçut qu'une de ses petites filles, âgée de trois ans, qu'elle n'avait pourtant perdue de vue qu'un moment, avait disparu de la maison.

Elle eut beau la chercher, elle ne la trouva pas. On peut s'imaginer le désespoir de cette pauvre mère. Un peu plus tard, son mari arriva à la maison. Aidé de quelques-uns de ses voisins il se mit à la recherche de son enfant. On ne la retrouva que le lendemain, à plus de 25 arpents des habitations. Ce fut un M. E. Agatte qui la trouva blottie dans le tronc d'un gros arbre renversé.

M. E. Agatte, en constatant que la chère petite n'avait aucun mal, que malgré les pluies de la nuit ses vêtements étaient restés aussi secs que si elle eût dormi dans son berceau, et qu'enfin il était plus qu'étrange qu'une enfant de trois ans parcourût, par une nuit noire, une aussi grande distance, et traversât des buissons, des ravins et des éboulis à peine franchissables sans la moindre égratignure, ne pouvait retenir ses larmes, ni s'empêcher de voir en tout cela une protection évidente et toute spéciale de la Sainte Vierge. Il questionna l'enfant, lui demandant " où elle avait couché? si elle avait eu peur de la nuit? " Elle ne répondit pas d'abord; mais après quelques instants, elle lui dit " qu'elle avait couché dans son lit, à côté de sa maman qui, ajoutait-elle, m'abritait."

Ce n'est pas donner à ces faits une portée démesurée que d'en attribuer le merveilleux, avec les religieux habitants de St. Barthélemy, aux ardues prières d'une mère pieuse et à la puissante protection de Marie. Ce ne serait là ni la première, ni, nous l'espérons, la dernière fois que la bonne Vierge aurait sauvé ou sauvera quelque innocent enfant du péril.—*Nouveau-Monde*

MEURTRE ET CHATIMENT.

Il y a trois semaines, M. Joel Dean, respectable citoyen de Goderich, partait pour une excursion de chasse, accompagné d'un jeune homme du nom de William Mercier.

Quelques jours après, le jeune homme revenait seul et répondait à ceux qui lui demandaient des nouvelles de M. Dean que l'infortuné s'était noyé dans un lac et que lui-même s'était sauvé, grâce aux secours de deux pêcheurs qui l'avaient tiré de l'eau. Cette nouvelle frappa de douleur la famille et les amis de M. Dean, et créa beaucoup d'excitation dans la petite ville de Goderich. Comme les soupçons étaient naturellement éveillés, on s'aperçut bientôt que le jeune Mercier avait plus d'argent que d'habitude; on fit des perquisitions et on trouva en sa possession une bourse et des pièces d'argent qui avaient appartenu à M. Dean. Se voyant découvert, Mercier avoua son crime; il déclara qu'il avait déchargé son fusil à bout portant dans la tête de M. Dean, au moment où celui-ci était tout occupé de sa chasse, et qu'il l'avait ensuite dépouillé de son argent. Il indiqua l'endroit où gisait le cadavre et offrit d'y conduire quelques amis du défunt. On s'y rendit avec beaucoup de peine et on trouva en effet les restes à moitié consumés de la victime. Pour faire disparaître les traces de son crime, le jeune homme avait couvert le cadavre de branches sèches auxquelles il avait mis le feu.

Le 30 de septembre dernier, William Mercier subissait son procès et était condamné à être pendu; il écouta en riant la terrible sentence. Le désespoir de sa mère et de sa sœur qui étaient présentes émuèrent jusqu'aux larmes tous les assistants. Les hommes de police purent difficilement retenir la jeune fille qui appelait à grands cris son frère et voulait le voir et le suivre.

LE TALON D'ACHILLE.

Il y avait autrefois une déesse qui s'appelait Thétis. Cette déesse avait un tout jeune enfant, et dans sa tendresse maternelle, elle était toujours dans la crainte que quelque malheur pût atteindre l'objet de ses affections et qu'il vint à mourir. Il y avait une rivière du nom de Styx qui coulait à l'entour du monde où vont les esprits.

Telle était la vertu de l'eau de ce fleuve, qu'une fois plongé dans cette onde toute puissante, on devenait invulnérable.

Thétis prit son enfant et le plongea dans ce fleuve, en le tenant par le talon. Mais l'eau n'atteignit pas ce talon qu'elle tenait dans sa main. Il pouvait donc encore être blessé à cet endroit. L'enfant devint homme; il devint un héros, un grand guerrier, plus redoutable qu'Alexandre ou Napoléon Bonaparte. C'était un demi-dieu. Mais son talon était son

point faible. Un jour, une flèche l'atteignit à l'endroit fatal, et il en mourut. Son nom était Achille. Le *Talon d'Achille* est passé en proverbe chez quelques peuples. C'est ainsi qu'on appelle le côté faible d'une personne. J'ai connu un homme plein de santé, d'une belle intelligence, instruit, qualités qui le faisaient aimer et respecter du peuple. Cependant, il avait son côté faible. Il aurait pu faire beaucoup de bien. Il n'en fit que très peu. Il mourut à la fleur de l'âge. Une flèche avait percé son *Talon d'Achille* et il en mourut. *Il aimait à boire*. Combien d'hommes, de femmes même, ont ce *Talon d'Achille* et en sont les tristes victimes. Une seule chose aurait pu les sauver s'ils l'avaient mise sur ce " talon "; cette chose est le bouclier de l'abstinence totale. Je vous souhайте de porter toujours ce bouclier.

Chez quelques-uns, ce pauvre " talon " est l'amour de l'argent. Comme Judas, ils feraient tout pour en acquérir.

Je connais une personne qui entre dans de violents transports de colère lorsque quelque chose ne lui réussit pas. Dans ces occasions là, sa bouche laisse échapper un torrent de sales paroles dont elle rougit ensuite.

La colère est son " Talon d'Achille." Combien d'hommes qui ont vécu et sont morts misérablement se seraient distingués par leurs talents et leurs vertus si leur mère avait pu leur plonger tout le talon dans le Styx.

Olney était un garçon négligent. Eh! bien, avec ce caractère là, il sollicita et obtint la place d'ingénieur dans un bateau à vapeur; il fit si bien que la chaudière éclata et le tua avec cinquante autres. La négligence était son " talon d'Achille."

Le journal anglais auquel nous empruntons ces remarques donne beaucoup d'autres exemples qui pourraient être mieux choisis. Quest-ce que ce *talon d'Achille* si non le défaut dominant de tout homme. Quelle étude vaste et intéressante alors que celle du talon! Talons de juge, talons d'avocat, talon de médecin, talon de prêtre, talon de notaire, talon de femmes et de jeunes filles! Oh! les intéressants petits talons que ceux-ci en apparence, mais qu'ils auraient bien dû plus que tous autres être plongés complètement dans le Styx. *Vilain talon d'Achille!* comme il perce souvent malgré qu'on le cache, qu'on l'emprisonne étroitement! Quelquefois il n'est presque rien resté de sec, le bout du doigt seulement, et cependant c'est assez pour gâter tout le reste.

LA FAMILLE DE BRIGHAM YOUNG.

RÉCIT D'UN VOYAGEUR.

Une dame que j'ai rencontrée m'a donné des détails du plus grand intérêt sur la famille de Brigham Young. Cette dame connaissait quinze des femmes de Brigham, mais elle ne savait pas combien il avait d'enfants.

Les femmes ont chacune leur appartement, mais chaque soir, à la prière, elles recontraient leur seigneur Brigham; après la prière, elles lui donnent toutes une poignée de main et se retirent. Le nombre des femmes du grand Prophète est inconnu. J'ai consulté là-dessus plusieurs des Mormons qui étaient le mieux à même de le savoir; mais ils m'ont tous répondu qu'ils l'ignoraient. J'ai vu douze de ses filles, au théâtre, et cette douzaine ne remplissait pas le quart des sièges réservés à sa famille. La plus belle des filles de Brigham s'appelle Punk. C'est une fille splendide. Elle est âgée de 17 ans. Elle tenait avec grâce sa lunette d'opéra, et la braquait de côté et d'autre. Les autres onze filles se tinrent bien tranquilles et laissèrent le théâtre au milieu de la soirée.

FAITS DIVERS.

BRAVOURE.—Un homme du nom de Louis Parent, peintre, sous l'influence des liqueurs spiritueuses, s'est jeté à l'eau en face du quai Molson. Un enfant, âgé de 15 ans, le voyant, se jeta à la nage et parvint à ramener Louis Parent sur le rivage. A la Cour du Recorder il a été prouvé que Louis Parent était atteint d'aliénation mentale, et il a été conduit en prison.

ACCIDENT.—Il y a quelques jours un jeune étudiant en médecine d'Yamachiche, M. Edouard Ferron, était à faire la chasse dans les bois de St. Paulin, lorsque voulant tirer sur un volier de tourtes, son fusil a éclaté en mille pièces. M. Ferron est tombé par terre: le coup lui avait cassé trois dents et il avait un œil endommagé. Aujourd'hui, l'on espère qu'il ne perdra pas la vue.

Vendredi dernier, M. Louis Arcand, arpenteur, géomètre du Cadastre, était à fumer la pipe avec le Dr. J. B. Boudreault de St. Grégoire, à la demeure de ce dernier. Un enfant était à courir après un chat avec un fusil pour le tuer. L'enfant voulut grimper sur le parron, la détente partit, la charge passa à travers une fenêtre et alla se loger, partie dans le dos de M. Arcand, et partie dans la figure du Dr. Boudreault. Ce dernier avait surtout, un grain de plomb logé quelques lignes au-dessus de l'œil-droit. Avis aux gens qui laissent imprudemment les fusils aux mains des enfants. On nous dit cependant que ces blessures n'ont rien de grave.—*Constitutionnel* du 27.

UNE VIE DOUBLE.—L'Archevêque de Bordeaux décrit de la manière suivante un cas singulier de Somnambulisme chez un jeune prêtre: Il était dans l'habitude d'écrire ses sermons lorsqu'il dormait, et il écrivait toujours d'une manière ferme et vigoureuse, même lorsque l'on plaçait entre ses yeux et le papier sur lequel il écrivait une carte à travers laquelle personne ne pouvait rien voir. Lorsqu'il avait écrit une page qui avait besoin d'être corrigée, il prenait une feuille de papier sur laquelle il n'y avait rien eu d'écrit et de la même dimension que la feuille écrite, et sur cette feuille, il faisait les corrections nécessaires, précisément à l'endroit qu'elles auraient occupé sur la page primitive.

Une chose très-étonnante, c'est la manière dont il écrivait la musique pendant son sommeil; on dit qu'il écrivait avec une précision extrême. Lui apportait-on une chose qu'il avait demandée, il la voyait et attendait ce qu'on lui en disait, mais seulement cela, comme si cette chose se rapportait au sujet de ses pensées. S'il demandait du brandy et qu'on lui apportât de l'eau, il s'en apercevait de suite. Enfin, lorsqu'il était éveillé, il n'avait pas même l'idée de ce qu'il avait fait ou dit dans son sommeil, mais, dans l'accès suivant, il se rappelait fort bien de tout,—et c'est ainsi que sa vie était double, phénomène qui dit-on se reproduit chez tous les somnambules.

MARIAGE.

A Vaudreuil, le 4 courant, par le Rév. M. T. Brossard, curé du lieu, Ernest Desrosiers, Ecr., fils de Léop. Desrosiers, Ecr., Notaire, de Berthier, à Dlle. Marie Louise Indiana, fille de feu H. F. Charlebois, en son vivant, Ecr., Notaire, de Vaudreuil.